plicité, toute la pensée régénératrice du Christ, dégagée du contact des intérêts temporels, intérêts qui ont fait, qui font encore dévier le catholicisme de sa véritable route. Si telle a été l'intention de MM. Grégoire et Collombet en remettant en lumière les écrits de Salvien, de Sidoine, de Cyprien, et dernièrement les Hymnes de Synésius, un pareil travail est noble et utile. Nous ne pouvons que les en féliciter et leur crier du cœur : courage et espoir ! Il y a de sublimes passages au milieu de cette poésie parfois un peu trop théologique de l'évêque-philosophe de Ptolémaïs. Lamartine, dans plus d'une de ses admirables Harmonies, s'est rencontré avec Sinésius. Ceci fait l'éloge de ces deux poètes qui chantaient à quinze siècles de distance.

CŒSAR B.

PRÉCEPTES POUR LA PREMIÈRE ENFANCE (1),

PAR Mme C. M.

*

Nous avons déjà fait l'éloge de ce livre (2), justifions-le par quelques citations. Nous l'avons promis ; la tâche est douce et facile. Ce n'est pas là seulement, comme l'a modestement intitulé son auteur, un ouvrage pour les enfants, mais une œuvre dont la lecture offrira à tous plus d'un genre d'intérêt. Avec le précepte on trouve la forme poétique : on grandit à mesure que l'on tourne les pages de ce volume. A côté de la pensée enfantine jaillit la pensée philosophique. Soyez-en juge vous-même :

L'ENFANT ET LE VIEILLARD.

L'ENFANT.

Oh! dis-moi, bon vieillard, pourquoi triste, abattu,
Le front baissé tu vas, tout courbé vers la terre ;

(1) Lyon, chez Perisse frères. (Imp. de L. Perrin), 1837, in-12, au *profit des Pauvres*.

(2) Voir la livraison de février, page 160.

Donne-moi ton bâton pour jouer, qu'en fais-tu ?
Ton corps le fait plier, il ne te soutient guère.

LE VIEILLARD.

Hélas! qui le croirait! comme toi, mon enfant,
Je fus vigoureux, fort; comme toi jeune et leste,
Et je courais alors : je me traîne à présent....
Laisse-moi ce bâton, seul appui qui me reste.

L'ENFANT.

A tes côtés, vieillard, pourquoi mener ce chien?
Maigre, et l'oreille basse, à voir il me fait peine ;
Veux-tu me le donner? je le nourrirai bien ;
Il souffre de la faim... Vois-tu comme il se traîne?...

LE VIEILLARD.

Dans ma vieillesse, enfant, j'eus de nombreux amis;
Mais hélas! le malheur, à l'amitié funeste,
La misère, les ans me les ont tous ravis ;
Oh! laisse-moi mon chien, seul appui qui me reste.

L'ENFANT.

Pourquoi ce chapelet que tu tiens en tremblant?
Effrayé du démon, veux-tu le mettre en fuite?
Ami, donne-le moi, vois-tu, j'ai bien souvent
Peur du malin esprit, et je crains sa poursuite.

LE VIEILLARD.

Lorsque je souffre trop, je baise cette croix,
Et je supporte mieux des jours que je déteste.
Misérable aujourd'hui, je fus riche autrefois....
Laisse mon chapelet, seul trésor qui me reste.

L'ENFANT.

Ah! je n'en voudrais plus, pardon, j'ai pu penser
Qu'on avait, à ton âge, fait assez de prières....
Vieillard, chez mes parents, viens donc te délasser,
Sous leur toit les douleurs ne sont pas étrangères.

LE VIEILLARD.

Jouis de ton bonheur, moi de ma liberté ;
Je cherche, aux soirs d'hiver, le toit le plus modeste,
Mais je dors étendu, les belles nuits d'été,
Sous la voûte des cieux, seul abri qui me reste.

Nous voudrions pouvoir encore citer *la Prière d'un Enfant pour son père en voyage.* Voici *celle d'un Enfant à la campagne.* L'auteur, après Lamartine, a su chanter le même sujet, et nous intéresser sans être plagiaire.

Ces bois, ces prés, cette verdure,
C'est toi, mon Dieu, qui les as faits;
Nous t'adorons dans tes bienfaits,
Dieu créateur de la nature.

L'oiseau qui, sortant de son nid,
Autour de nous gazouille et vole,
Il est l'œuvre de ta parole,
Pour nos plaisirs tu le fis.

Oui, c'est ton regard qui féconde
Les prés et qui les fait fleurir;
C'est aussi lui qui fait mûrir
Le blé dont notre champ abonde.

Ces fleurs écloses du matin,
Et dont je tresse une couronne,
C'est toi, mon Dieu, qui nous les donne,
Elles s'échappent de ta main.

Ta main a fixé chaque étoile
Qui brille et scintille à nos yeux,
Lorsque la nuit vient sur les cieux
Se répandre comme un grand voile.

Aux jours pesants de la chaleur,
Quand j'entends gronder le tonnerre,
Mon Dieu, je te crois en colère,
Je me signe, et je n'ai plus peur.

Dans ces lieux pleins de ta puissance
Tout parle de ta majesté;
Mais, Seigneur, je crois ta bonté
Plus grande encor que ta puissance.

Ecoutez maintenant ce que la mère dit *à des Enfants pen-*

dant l'hiver. C'est encore, hélas ! tout à fait de circonstance aujourd'hui.

Tandis qu'autour de nos grands feux,
De ces bons feux, rouges de braise,
Nous nous chauffons tout à nôtre aise,
Il est de pauvres malheureux
Qu'un froid cruel pénètre et glace.
Quand le pain manque en leur grenier,
Il faut aller le mendier ;
Alors ils vont de place en place,
Ou, blottis dans un coin, tremblants,
Tâchent d'attendrir les passants ;
Mais ceux-ci couverts de fourrure
Et munis d'un ample manteau,
Sous lequel l'hiver même est chaud,
Disent : « La saison est trop dure
« Pour que l'on puisse s'arrêter. »
Ils courent, sans rien écouter,
Au large feu qui chez eux brille.
Le pauvre rentre en son logis,
Ses membres de froid engourdis,
Mais pour lui nul feu ne pétille.

Plaindre les pauvres, c'est trop peu ;
Soyons leur appui tutélaire :
Riches, donnez à la misère
Le pain, les vêtements, le feu.

Nous terminerons par une légère observation : elle nous est fournie par *la conversation entre un petit garçon d'un bon caractère et une petite fille boudeuse.* Deux enfants se querellent au sujet d'une image ; pour amener sa sœur à lui demander pardon, le petit garçon ne trouve rien de mieux que de lui en promettre deux. N'est-ce pas là développer l'égoïsme et l'envie que de nous exciter à une bonne action ou au repentir par l'appât d'une récompense, au lieu de nous y pousser par la conscience de nos torts réels. Le précepte qui découle de cette moralité ne nous semble pas non plus bien saisissable pour de jeunes intelligences.

L'auteur de ces préceptes, Mad^me^...., j'allais la nommer, a bien mérité de nos mères et de la jeune génération pour laquelle elle a laissé aller son cœur et sa plume. Faire un livre utile par le temps où nous sommes est chose assez rare pour qu'on le signale à l'attention de tous.

LÉON BOITEL.

EMANY, SOUVENIRS DE LA RESTAURATION, par Antony RÉNAL; Paris, chez Hyppolite Souverain, éditeur, 1837, in-8°.

Il y a du bien et du mal à dire d'*Emany*, dernière production du plus fertile de nos écrivains lyonnais. Ceux qui ont loué ce livre, sans restriction, ont fait office de maladroits amis; et nous savons trop de sens à l'auteur pour ne pas leur en garder rancune. Quant à ceux dont la critique a pu ou voulu être impitoyable, nous croyons, en vérité, qu'ils agissaient ainsi par suite du préjugé qui enveloppe dans une condamnation sans merci ni raison, toute œuvre littéraire lyonnaise.

Ce que nous reprocherons d'abord à l'auteur d'*Emany*, c'est le décousu de son livre : on dirait un volume écrit page à page pour l'imprimeur, sans qu'il ait été permis à l'écrivain de revoir son manuscrit, pour coordonner et souder entre eux les éléments de son œuvre. C'est là, selon nous, un défaut capital. Le lecteur se fatigue à suivre les personnages à travers mille aventures sans enchaînement logique et, ce qui est pire, s'accumulant toujours sans utilité bien palpable soit pour l'intérêt du drame, soit pour le but de l'ouvrage. Il est juste de dire, toutefois, que l'auteur remplit à peu près son programme; il arrive enfin au but qu'il se propose, mais il y arrive comme un homme qui, s'embarquant pour un pays éloigné, s'endormirait au départ pour rêver à son aise et ne se réveiller qu'au terme du voyage. Notre intention n'est pas de faire une critique de détail; mais nous ne saurions passer outre sans demander compte à M. Rénal des motifs qui ont pu le porter à nous offrir, en hors-d'œuvre, la peinture de la jalousie la plus ridicule qui se puisse imaginer, celle d'une très-jeune femme pour son vieil époux. Si le fait est possible, il est, du moins, de ceux qu'un romancier ne doit mettre en lumière que dans les cas d'absolue nécessité, et rien n'obligeait l'auteur d'*Emany* à user d'un pareil moyen; c'est une tache dans son livre; nous en dirons autant de certains passages où la pensée, ordinairement si chaste de M. Rénal, se démoralise jusqu'à n'oser se compléter que par une accumulation de points significatifs. Quant au chapitre des invraisemblances, il y aurait mauvaise grâce,